Le Folklore Brabançon

Décembre 1982 N° 236

Périodique trimestriel

ISBIQUE
Archives

le folklore brabançon

COUVERTURE :

VILVORDE. — Collection de Ruydts.
Peinture du XVIIe siècle représentant sainte Reine.

le folklore brabançon

organe du service de recherches
historiques et folkloriques
de la province de brabant

rue du Marché-aux-Herbes, 61 - 1000 Bruxelles
Tél. 513.07 50

Décembre 1982 - N° 236

Prix : 70 F.

Le numéro 236 de la revue
« DE BRABANTSE FOLKLORE »
contient les articles suivants :

Verdwenen bijberoepen, door F. MAES.

Geschiedenis van het Gasthuis en de Gasthuiszusters Augustinessen, door F. LOIX.

De beruchte moord van de Balkestraat onder Erps-Kwerps in 1845, door H. VANNOPPEN.

Bibliografie van Diest 1981.

Errata.

Sommaire

Les Chapelles dédiées à Sainte Reine situées à Malèves-Sainte-Marie, Petit-Rosières et Wavre,

par Jacques MAYNE 351

Notes sur la Famille Dumoulin à Orp-le-Grand,

par Serge DUPONT 401

Les Chapelles dédiées à Sainte Reine situées à Malèves-Sainte-Marie, Petit-Rosière et Wavre

Jacques Mayné

Déjà au moyen âge, le culte populaire rendu aux saints sans perdre totalement son caractère laudatif ni son pouvoir édifiant, se présentait surtout sous son aspect utilitaire. On demandait aux saints d'être des protecteurs et des guérisseurs. Les ennemis du paysan furent plus nombreux et plus dangereux que ceux du citadin. Alors même qu'il était débarrassé des gens de guerre, il lui fallait encore compter avec le mauvais temps : orages, grêle, excès de pluie, sécheresse, avec les parasites végétaux et avec les épidémies sur le bétail. Il savait à quel saint s'adresser pour conjurer chaque péril. Sur tous enfin, paysans, artisans, bourgeois, gentilshommes, planait la hantise de la maladie, et surtout de la maladie contagieuse.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, les médecins n'étaient pas totalement inefficaces en face des épidémies; ils avaient quand même quelques idées valables sur l'isolement et la prévention. Il ne faudrait pas trop critiquer leur manière d'examiner et de traiter les malades de l'époque; ils faisaient ce qu'ils pouvaient. Mais on comprend fort bien que le peuple des campagnes et des villes ait préféré recourir le plus souvent soit aux empiriques, soit aux saints, soit parfois aux deux simultanément. Ainsi s'explique le rôle considérable des saints guérisseurs dans les dévotions populaires.

Dans l'éclosion et le développement d'un culte populaire, il faut tenir compte des facteurs géographiques, économiques et sociaux, ainsi que des grands événements historiques qui ont pu bouleverser la vie de nos campagnes et de nos villes. L'information joue un rôle direct et se propage par tradition orale là où les saints ont vécu, là où ils ont été connus du peuple, là où ils ont été l'objet d'un culte spontané. Dans la plupart des cas l'information est indirecte; il s'agit de saints étrangers au pays, importés souvent de très loin et qui se feront connaître presque toujours grâce à une initiation cléricale. A ce propos, il convient de dire quelques mots sur l'influence des abbayes dans ce domaine.

La présence monastique joua un rôle prépondérant dans le choix des saints protecteurs et guérisseurs. On peut remarquer combien sont nombreux, dans les légendes hagiographiques populaires, les faits et gestes de saints moines qui participèrent activement au labeur de la terre et qui, lorsqu'ils furent élevés sur les autels, continuèrent de secourir les paysans dans leurs besognes et leurs préoccupations quotidiennes. Les moines contribuèrent d'ailleurs à façonner l'âme paysanne dans ce qu'elle a de foncièrement honnête. Au cours du temps, le monachisme perdit de son influence populaire et les abbayes devinrent des entités marginales, cédant le pas aux entités fonctionnelles que furent les paroisses. La vie paysanne s'organisa, dans le domaine religieux, autour de l'église paroissiale. Les abbayes n'en restèrent pas moins de grandes réalités économiques, et, par là, jouèrent longtemps encore un rôle important dans la vie rurale.

Dans le domaine qui nous occupe, l'influence des Bénédictins resta longtemps très importante; ils cédèrent ensuite le pas aux Dominicains et aux Franciscains. Le fait est moins fréquent chez les Cisterciens, plutôt retranchés dans leur désir de s'isoler et de se couper du monde extérieur. Il faut cependant souligner que l'abbaye cistercienne de Villers fut à l'origine de quelques cultes dans notre région et particulièrement dans le contexte

rural. Cela s'explique par le fait que la majeure partie des revenus de cette abbaye provenait des exploitations agricoles de ses divers quartiers.

Les trois chapelles dédiées à sainte Reine et qui font l'objet de cet article furent érigées dans des sites ruraux, même celle de Wavre, car le quartier Sainte-Reine ne se peupla réellement que dans la seconde moitié du XIXe siècle alors que la chapelle s'y trouvait déjà depuis plus de cent ans, isolée au milieu des jardins et des terrains agricoles d'Aisemont.

Il ne faudrait pas ignorer non plus l'importance des trésors de reliques possédés par nos grandes abbayes, ni les conséquences qui ont pu en résulter à la fois pour polariser un pèlerinage et pour faire rayonner, sinon éclore, le culte de tel ou tel saint.

Légende et naissance du culte.

Merveilleuse légende que celle de sainte Reine. Certains historiens situent son martyre sous *Decius* au IIIe siècle de notre ère et aux environs de l'an 250 (1). D'autres en laissent la date indéterminée (2).

Son culte est assez peu propagé dans notre région et l'on en trouve seulement quelques témoignages à Malèves-Sainte-Marie, Petit-Rosière et Wavre (3).

---

(1) Louis REAU, *Iconographie de l'art chrétien. Iconographie des saints*, Répertoire P-Z, t. III, 1959, Paris, Presses Universitaires de France, p. 1142.
Emile BAUDOUX, *L'abeille mystique ou recueil de prières tirées des meilleurs auteurs. Très utile dans les maladies et les besoins particuliers.* 2ème édition, revue, corrigée et augmentée, s.l., s.d., p. 313.
(Ces deux sources m'ont été communiquées par M. Gérard Van Haeperen).

(2) Pierre PIERRARD, *Dictionnaire des prénoms et des saints*, Paris, 1974, p. 188. (Renseignement communiqué par M. Gérard Van Haeperen).

(3) J. TARLIER & A. WAUTERS, *Géographie et histoire des communes belges*, Arrondissement de Nivelles, t. II, Canton de Perwez, 1865 : — Malèves-Sainte-Marie, *Chapelle Goffinet ou Sainte-Reine*, p. 121, — Geest-Gérompont, *Chapelle Sainte-Reine*, p. 156.
op. cit., t. I, Canton de Wavre, 1864 : — *Wavre, Rue Sainte-Reine, Chapelle Sainte-Reine*, p. 4.

Reine naquit (la période n'est pas précisée) à Alise en Bourgogne, localité située au flanc du Mont Auxois dans l'arrondissement de Montbard. Cette commune qui est l'emplacement de l'antique cité d'*Alesia* deviendra plus tard Alise-Sainte-Reine.

Son père, nommé Clément, riche et puissant seigneur du pays, se distinguait par sa cruauté et son attachement aux superstitions païennes. Sa mère, par contre, était *une dame de la première qualité* et égalait certainement Clément en biens et en noblesse. Elle mourut malheureusement en couches, après avoir enfanté sa fille, qui devait, dans la suite des temps, être toute la gloire et l'honneur de la cité d'Alise.

L'enfant fut mise entre les mains d'une nourrice chrétienne qui la fit baptiser en secret et l'éduqua religieusement. Devenue une ravissante jeune fille, Reine aidait sa nourrice dans ses travaux. Alors qu'elle gardait précisément le troupeau de cette dernière, elle fut remarquée par Olibre (4), préfet des Gaules, qui parcourait les lieux de sa juridiction. Séduit et épris de sa rare beauté, Olibre s'en approcha et lui parla de mariage légitime en lui faisant remarquer l'honneur qu'il lui faisait par cette demande. Mais la jeune fille lui répondit qu'elle était chrétienne et qu'elle avait un époux immortel. Vexé par la réponse négative qu'il venait de recevoir, Olibre s'en référa à Clément qui entra dans une grande fureur et fit emprisonner sa fille jusqu'au retour du préfet.

Son voyage terminé, le gouverneur de la province s'enquit à nouveau des intentions de Reine. Voyant qu'elle restait inébranlable, il la livra à toutes les tortures qui étaient en honneur à cette époque.

(4) La légende est ici en contradiction avec la réalité historique, puisque *Olibrius* fut gouverneur des Gaules au IVe siècle donc postérieurement aux faits renseignés ci-dessus. Il fut probablement choisi par les hagiographes à cause de son caractère cruel.

D'après la légende, Olibre commanda aux bourreaux de la dépouiller de ses vêtements et de l'étendre sur un chevalet afin qu'elle soit fouettée à outrance. Elle reçut tellement de coups que son sang ruisselait de toutes parts. Comme elle persistait dans sa foi, on lui arracha les ongles et ensuite, après l'avoir suspendue, on lui déchira la peau de tous côtés avec des peignes de fer. Les blessures en furent si cruelles et si profondes que le tyran, *n'ayant pas assez de force pour la regarder en cette sanglante et douloureuse posture,* fut contraint de se couvrir la face de son manteau. Reine fut ensuite conduite dans une affreuse prison de la cité où elle fut visitée de Dieu qui avait pris la forme d'une colombe.

Le lendemain, quand Olibre la fit venir, elle parut à ses yeux encore plus belle, plus saine, et en même temps plus résolue que jamais à repousser ses offres et à demeurer chrétienne. Le préfet, exaspéré, la fit attacher à deux poteaux disposés en croix et ordonna *qu'on allumât des torches et qu'on lui brûlât les aisselles à petit feu.* Il la fit ensuite immerger, pieds et mains liés, dans une cuve d'eau glacée. Plusieurs miracles interrompirent cet horrible supplice. Plus de quatre-vingts personnes confessèrent aussitôt la foi chrétienne, et Olibre, frappé d'épouvante, mais toujours aussi cruel, fit trancher la tête à la jeune fille.

A l'endroit où la tête tomba, jaillit une fontaine miraculeuse dont les eaux aux propriétés curatives sont excellentes pour le traitement des maladies de la peau.

Les fontaines miraculeuses dans le genre de celle d'Alise sont fort nombreuses. Les moines s'aperçurent de bonne heure de l'influence des eaux minérales sur certaines maladies, et chaque source qu'ils découvraient était consacrée à un saint, auquel ils bâtissaient ensuite une chapelle (5).

(5) Charles NISARD, *Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage*, t. II, Paris, 1968, pp. 176-181.

ALISE SAINTE-REINE. - Statue de sainte Reine située aux Trois-Ormeaux, lieu de son arrestation.
La sainte est ici représentée avec la houlette du berger.

Le culte de sainte Reine est très ancien. A Alise, où une basilique et un monastère lui furent consacrés, il est antérieur à 626 (6). Dans la basilique primitive, située sur le mont Auxois, se trouve encore en place son sarcophage de pierres dont le couvercle est percé d'un orifice circulaire, qui permettait aux fidèles de toucher les reliques (7).

Le corps de la jeune sainte, dit l'abbé Tridon, fut découvert en 864 par Egil, abbé du monastère de Flavigny. Il reposait près d'une petite fontaine. Il fut exhumé. On trouva la tête séparée du tronc et les chaînes qui avaient garrotté la martyre. Dès lors, les reliques de la sainte furent transportées au monastère bénédictin de Flavigny (8) qui devint le second foyer de son culte. C'est également à cet endroit que sont conservées les chaînes de sa Passion (9).

Vie et légende de madame sainte Reine, imprimée chez Jehan Lecoq, Troyes, s.d. (vers 1510), in-8°, 16 folios. (L'original est en latin et du neuvième siècle, selon les hagiographes).

(6) Pierre PIERRARD, *op. cit.*, p. 188.
— D'autre part, lors des fouilles effectuées à *Alesia*, on y trouva, dans un puits, un plat eucharistique qui porte le poisson comme symbole chrétien et plusieurs invocations à *Régina*, la martyre d'Alise. Ce plat du IVe siècle est un des plus anciens témoignages archéologiques du christianisme en Gaule.

(7) Louis REAU, *op. cit.*, p. 1142.
Cette église mérovingienne fut mise au jour en 1923.

(8) Actuellement Flavigny-sur-Ozerain, commune de la Côte-d'Or (arrondissement de Montbard), dans l'Auxois. Y subsistent les ruines de l'abbaye fondée au VIIIe s.

(9) Le pèlerinage à l'abbaye de Flavigny fut très célèbre. On y jouait les *mystères* dont sainte Reine était l'héroïne. La mode des *mystères* étant passée, on les remplaça par des tragédies :
— *Chariot de triomphe traîné par deux aigles, de la glorieuse, noble et illustre bergère, sainte Reine d'Alize, vierge et martyre*, par M. Hugues Millotet (chanoine de l'église collégiale de Flavigny), Tragédie en V actes, Autun, 1661.
— *Le triomphe de l'amour divin de sainte Reine, vierge et martyre*, Tragédie en V actes, dédiée à la reine, par Alexandre Le Grand, sieur d'Argicour, Druyde, Paris, 1671.
— *La victoire spirituelle de la glorieuse sainte Reine, remportée sur le tiran Olibre*, Tragédie en V actes, par M. de Corneille Blessebois, Autun, 1686.

En Allemagne, son culte s'était localisé à Osnabrück en Westphalie, qui prétendait posséder ses reliques (10).

En Belgique : un manuscrit du XIIIe siècle.

Le culte de sainte Reine était particulièrement répandu en Bourgogne dans la région d'Autun. La découverte en 1837, par J.F. Willems, d'un fragment d'une Passion rimée indique que ce culte fut introduit très tôt en Belgique.

Ce fragment d'une *Passion de sainte Marguerite* (relié dans une couverture de parchemin) trouvé par hasard dans un livre de comptes du XVIIe siècle, accorde une vingtaine de vers au martyre de sainte Reine. L'étude paléographique de ce manuscrit permit à Willems de le situer vers la moitié du XIIIe siècle. Ces deux feuilles de parchemin (format petit in-folio) se composent de trois parties distinctes : le premier folio contient le finale d'une œuvre poétique concernant le martyre de saint Christophe suivi du martyre de sainte Marguerite traité en 202 vers; 16 vers traitent du martyre et de la mort de saint Justin et achèvent le deuxième folio. Ces vers, rédigés en flamand, font partie sans doute d'un ouvrage plus ample sur les martyrs. Le fragment n'est pas paginé, mais il est bien divisé en chapitres de sorte que la vie de sainte Marguerite corresponde aux chapitres XIV et XV et celle de Justin au chapitre XVI (11).

— *Le martyre de la glorieuse sainte Reine d'Alize*. Tragédie en V actes, par Claude Ternet, 1682.
— *Le martire de la glorieuse sainte d'Alise*, par un religieux de l'abbaye de Flavigny, Châtillon, 1691.

(10) G. VIOLE, *Apologie pour la véritable présence du corps de sainte Reine d'Alize dans l'abbaye de Flavigny en Bourgogne contre une prétendue translation dans l'église d'Osnabrück*, 1653.
R.P. MORTIER, *Flavigny, l'abbaye et la ville (720-1920)*, Lille-Paris-Bruges, 1920.

(11) J.F. WILLEMS, *Fragment van eenen berymden passionael*, dans *Belgisch Museum voor de Nederduitsche taal - en letterkunde en de geschiedenis des Vaderlands*, Gand, 1837, pp. 276-283.

Voici une traduction (*) des vers relatifs au martyre de sainte Reine :

Olibre, ce féroce bailli,
Tortura ainsi bien
Reine, une vierge de bonne naissance,
Agée de XV ans, belle et élue,
On lui tortura tant,
Que beaucoup de païens,étaient effrayés,
Ainsi que plusieurs convertis,
Par miracle, que Dieu faisait par elle,
Après pas mal de violentes tortures,
Que la vierge supportait bien,
Par la sainte puissance de Dieu.
Et par ordre d'Olibre
On lui coupa la tête;
Mais avant cela on lui donna le temps
De faire sa prière.
Alors on put entendre cette voix miraculeuse :
" Viens dans la paix du Christ, Reine !
Il te convient d'être sainte;
Tu as mérité cette couronne ! "
Le premier jour de sa récompense est
Le sept septembre.
On voyait que les chérubins d'une façon inattendue
Transportaient son âme au ciel,
Louant Dieu avec joie.

* (Traduction de M. Georges Goethuys).

Olibrius, die baeliu fel,
Tormenteerde also wel
Regine, ene maghet wel gheboren,
XV jaer oud, scone uutvercoren,
Daer men sulc torment an wrochte,
Dats menichen hedinen afdochte,
Ende menich bekerder mede,

Bi wondere, dat God dor haer dede,
Na menegerhande tormente fel,
Die die maghet verdroch wel,
Bider heilighe macht van Gode.
Ende bi Olibrius ghebode
So sloech men haer dat hooft af;
Maer tijt men haer voren gaf
Dat soe hare bede bevet ghedaen.
* *Doe was daer dese ghelike verstaen :*
" Com in Christus ruste, Regine !
Helich so staet di te sine;
Du heves verdient des crone ! "
Derste dach es van haren lone
* *Ter sevender yde van spelmaent.*
Hare ziele sach men onghewaent
Den inglen voeren themelrike,
God lovende blidelike.

* 194 : *Ghelike*, mirakel, mirakelteeken.

* 199 :Den 7e september. Zie *Mar'. Rom.* op dien dag.

Sainte Reine déjà connue en Brabant wallon au XVe siècle.

Dans une publication du début du XVIIIe siècle : " L'Arche d'Alliance du Nouveau Testament ou l'Histoire Miraculeuse de Notre-Dame de la Basse-Wavre " (3e édition corrigée et augmentée, à Bruxelles chez Jacques van de Velde, approbation du 20 juin 1721), on y trouve à la page 140, chapitre IX (qui relate des miracles qui se produisirent entre 1440 et 1453), le texte suivant :

12. *La fille de Franchard de Mauni, demeurante à Braine-la-lœul, à l'âge de neuf ans fut tourmentée d'une maladie facheuse, laquelle pendant deux années entieres lui ôta la faculté de marcher. Ses pere & mere ne voiant aucune aparence de guerison par la vertu des remedes de la terre, la chercherent*

au ciel, promettans à cet éfet plusieurs pelerinages, il la firent meme porter à S. Reine pour y visiter les Reliques de cette Martire, mais le tout sans éfet jusqu'à ce que s'adressant à Notre-Dame de la Basse-Wavre, ils ressentirent aussitôt ses faveurs par une entière santé de l'enfant; aussi pour ne pas être meconoissans de ce bienfait ils ofrirent dans sa Chapelle une chandele de cire blanche pesante autant que ledit enfant.

Il est difficile d'établir si le pèlerinage aux reliques de sainte Reine, mentionné dans ce texte, fut effectué en Belgique, dans le nord de la France ou en Bourgogne. Il semble bien qu'aucune relique de la sainte ne fut jamais importée dans notre Brabant wallon. D'autre part, les de Manui, famille noble de l'endroit, auraient certainement pu s'offrir le luxe du déplacement à Alise. Un rapide coup d'œil sur cette famille nous situe au XVIe siècle un Jean de Masnuy, seigneur de Lompret (Alphonse Wauters, Histoire des environs de Bruxelles, T. 2, 1855, p. 261); au XVIIe siècle, un Gilles, seigneur de Carloo et fils de Jean et Jeanne de Masnuy (*op. cit.*, T. 3, 1855, p. 652).

Cette mention intéressante, défavorable quant à l'efficacité de la sainte, a cependant le don de révéler la trace, dans notre région, d'une connaissance du pouvoir guérisseur de sainte Reine. Il est même important de souligner que dans ce cas bien précis, la sainte fut invoquée pour guérir un enfant qui ne pouvait plus marcher. Ce mode d'invocation se retrouvera bien plus tard à Petit-Rosière.

Une tragédie écrite au XVIIIe siècle par le montois Gilles-Joseph de Boussu.

Au XVIIe siècle, un courant de relations s'établissait entre la Bourgogne et le Nord de la France. En 1661, des députés de Lille se rendent à Flavigny afin d'y glaner quelques reliques. A cette époque, toute une série d'œuvres dramatiques avait mis en scène le martyre de sainte Reine (9). Certaines sont

l'œuvre de religieux de Flavigny et bien que s'intitulant " tragédies " offraient plutôt tous les caractères des mystères du moyen âge. Effectivement, une énorme place y était réservée au merveilleux. Les détails réalistes y abondent et le goût de l'horrible y prévaut. Un déploiement d'artifices scéniques, un langage vulgaire et trivial, une cruauté souvent repoussante sont caractéristiques des traditionnels mystères du moyen âge. Ces représentations théâtrales connurent à coup sûr un certain succès auprès du public du XVIIe siècle et contribuèrent au transport et à la popularisation du culte en Belgique.

Ces tragédies, connues du montois Gilles-Joseph de Boussu le décidèrent à débuter dans la carrière littéraire en 1709 par une tragédie en 3 actes et en vers intitulée : *Le Martire de Sainte Reine*. L'argument de la pièce est simple et directement inspiré du thème hagiographique.

Il s'agit ici d'une tragédie classique qui rompt totalement avec la tradition médiévale; l'aspect merveilleux, miraculeux de l'œuvre disparait, le réalisme s'atténue, les détails horribles et les propos cruels sont éliminés. Malheureusement, l'intrigue est mince, L'action, privée de la mise en scène et des couleurs violentes de l'imagerie populaire, s'étire lamentablement. Les dialogues paraissent longs et fastidieux (12).

D'après Louis Réau, la légende de sainte Reine serait une adaptation bourguignonne de celle de sainte Marine ou Marguerite d'Antioche. D'après Salomon Reinach, il s'agirait d'une survivance païenne du culte de *Juno Regina*, honorée par les Alésiens, puis sanctifiée.

(12) Anne TRIVIERE-FALAU, *La vie et l'œuvre littéraire du montois Gilles-Joseph de Boussu*, *Annales du Cercle Archéologique de Mons*, t. 66, 1965-1967, pp. 90-97. (Renseignement communiqué par M. Gérard Van Haeperen)

Sainte Reine est fêtée le 7 septembre. Lat. : *Regina Alesiensis, Flaviniacensis*. Var. : *Reyne, Reynelde, Rène, Rheine, Régine, Réjane*. Angl. : *Regina*. All. : *Regina von Alise, Regerl, Rendel* (13). Wallon : *Rogin-ne, Rogne*, à cause de cette appellation, elle est invoquée en Wallonie contre la *rogne* c'est-à-dire la gale (14).

Sainte Reine est invoquée contre la gale, la teigne, les ulcères, les maladies vénériennes et particulièrement la blennorragie; en général contre toutes les affections caractérisées par des éruptions de boutons et de pustules. Elle est vénérée sous le nom de *Sainte-Reine*. Est-ce son véritable nom ? Ou bien, comme Bénigne, n'est-ce pas plutôt le nom de sa fonction de martyre ?

Confréries et Sociétés

Une *Confrérie de Sainte-Reine* fut fondée en 1604 à l'église Saint-Eustache de Paris, avec procession de la relique de la sainte le 7 septembre.

A l'église Saint-Paul à Paris, il existait une confrérie des *Compagnons charpentiers* qui avait sainte Reine comme patronne. La fête de la sainte était également célébrée à l'église Sainte-Reine à Paris (15).

A Mons, elle est patronne des couturières en noir.

Il existait, aux XVIIe et XVIIIe siècles, une *Confrérie de Sainte-Reine* à Saint-Nicolas de Rouen.

Une *Société Sainte-Reine* fut fondée à Wavre; son *Précis Historique* et son *Règlement* datent de 1838. Son but était de révérer la sainte et de concourir à alimenter les fonds néces-

(13) Louis REAU, *op. cit.*, p. 1142.
(14) Rodolphe de WARSAGE, *Le calendrier populaire wallon*, Anvers, 1920, p. 390.
op. cit., *Processions et pèlerinages de Wallonie. Folklore Brabançon*, n° 105-106, 1938-39, p. 208.
(15) *Almanach spirituel de Paris*, année 1755

WAVRE. — La société « Les Gardiens de Sainte-Reine » vers 1898.
(Photothèque du Cercle Historique et Archéologique de Wavre).

saires à l'érection de l'hôpital. L'idée de fonder un hôpital avait été conçue par le vicaire Davidts (16).

Faut-il rapprocher cette idée des circonstances identiques qui contribuèrent à la fondation de l'hospice d'Alise-Sainte-Reine au XVIIe siècle ? L'hospice d'Alise fut fondé par la charité de saint Vincent de Paul qui avait su s'émouvoir devant la misère des milliers de pèlerins qui affluaient dans cette localité. L'abbé Davidts était-il un admirateur de l'œuvre réalisée à Alise par saint Vincent de Paul ? Toujours est-il qu'il rapprocha et associa l'idée de construction d'un hôpital au nom de sainte Reine. Mais aussi cela n'est-il que pur hasard.

(16) Charles SCOPS, *La société sainte Reine à Wavre, Wavriensia*, t. IX, 1960, n° 5, pp. 77-78.

WAVRE. — Bannière de pèlerinage de la société « Les Gardiens de Sainte Reine ». Offerte à la société par son président M. Raymond Debienne en 1925.
(Conservée au Musée de la Vie Quotidienne et du Folklore, Wavre).

Iconographie

Sainte Reine est habituellement représentée avec la palme de son martyre et le glaive de sa décollation. On peut la voir également avec une couronne (allusion à son nom) soit sur la tête, soit portée au-dessus de la tête par une colombe et les chaînes miraculeuses de Flavigny. L'imagerie populaire l'a aussi représentée dans les différentes phases de sa persécution.

En Normandie, on la représente parfois les mains chargées de chaînes; à ses pieds : deux agneaux, un livre ouvert et une épée.

Deux scènes de son martyre sont illustrées par une xylographie bourguignonne du XVe siècle : *Comment son père la fit mettre en prison, Comment elle eut les eselles brûlées* (17).

(17) Bibliothèque Ecole des Beaux-Arts, Paris.

La châsse de *Rhynern* en Westphalie date également du XVe siècle.

Près de la fontaine miraculeuse à Alise, la chapelle abrite une statue du XVe siècle.

ALISE-SAINTE-REINE.
Statuette de sainte Reine (bois, XVe s.).
Elle porte dans la main droite un livre ouvert et dans la main gauche la palme de son martyre.
(Chapelle près de la Fontaine (miraculeuse).
(Document appartenant à M. et Mme Paul Roberti de Winghe).

Au XVIe siècle, une tapisserie d'Aix-en-Othe (Aube) représente le martyre de la sainte : *Les bourreaux lui brûlent les aisselles, elle met le diable en fuite, elle est décapitée.* De cette époque, date le vitrail de l'église de Saint-Bris-le-Vineux (Yonne).

A l'abbaye d'Averbode, dans les broderies exécutées en 1563-1564 par le maître lierrois Jean Scherniers on peut y remarquer un détail de sainte Reine de Bourgogne qui est représentée avec un livre fermé dans la main gauche; la main droite tient un bâton dont le sommet est en forme de boule et dont la base repose dans un baquet carré. (IRPA, n° 97752 A).

Un cycle de tableaux datant du XVIIe siècle représente sa légende dans la chapelle de l'hôpital d'Alise-Sainte-Reine.

Le talentueux graveur Jacques Callot fixa l'image de la sainte dans ses estampes religieuses du XVIIe siècle (18).

Dans la collection Bavza à Madrid, une copie flamande de vers 1623 d'après Jean Van Eyck la représente en princesse avec une colombe planant au-dessus de la tête qui est auréolée par un simple fil (IRPA, n° 186631 B).

Dans la collection de Ruydts de Vilvorde, une peinture du XVIIe siècle représente la sainte à genoux avec les bras écartés et la tête auréolée. Par une baie de la pièce où elle se trouve on peut apercevoir la scène de sa décollation (IRPA, n° 74120 A).

L'imagerie populaire d'Epinal entretint la vivacité du culte par la diffusion de son iconographie au XIXe siècle (19).

Une statuette de la martyre fait partie d'un retable du XIXe siècle qui se trouve dans la *H. Kruisverheffingskerk* à Bruges-Sainte-Croix. (IRPA, n° E 39963). Au bas de l'autel, au centre, dans une arcature, sainte Reine est représentée dans une phase de sa persécution; elle est liée à une croix en forme de T et a la tête penchée (IRPA, dossier : Bruges, Eglise Ste-Croix).

(18) Jacques CALLOT, *Images de tous les saints.*
(19) Louis REAU. *op. cit.*, p. 1143.

ABBAYE D'AVERBODE. — Dans les broderies exécutées en 1563-1564 par le maître lierrois Jean Scherniers, on peut y remarquer un détail représentant sainte Reine.
(Copyright ACL, n° 97752/A)

VILVORDE. — Collection de Ruydts.
Peinture du XVIIe siècle représentant sainte Reine.
(Copyright ACL, n° 74120/A).

Médaille en laiton représentant sainte Reine avec la palme de son martyre et le glaive de sa décollation. Format réel : 19 x 15 mm. Au revers est représenté saint Méen. (Collection particulière de M. Gérard Van Haeperen).

Le tableau de Petit-Rosière.

La représentation la plus intéressante de sainte Reine dans notre région est certes la peinture sur toile conservée au presbytère de Grand-Rosière (20).

(20) Je tiens à remercier ici Monsieur le curé Bouhon (paroisse de Grand-Rosière) ainsi que Mademoiselle Léa Degrauwe de Gérompont pour l'accueil chaleureux lors de notre visite dans cette région.

Il s'agit d'un tableau du format 120 x 120 cm. C'est une représentation naïve de la sainte qu'il est donc difficile de dater.

La composition semble être ici une synthèse topographique du culte dans notre région. Outre le personnage central qui est représenté dans une position quelque peu hiératique, l'arrière-plan se caractérise par l'illustration de deux lieux différents. Nous nous trouvons devant la représentation d'une part, d'un paysage rural avec église de village, champs et habitations dispersées dans la campagne et, d'autre part, d'un coin de rue d'une agglomération plus importante avec ses immeubles à étages.

Dans la partie gauche du tableau, il est aisé d'identifier l'église Saint-Symphorien de Petit-Rosière. L'aspect actuel de cette église date, comme on le sait, de 1869. L'imprécision du dessin ne permet pas d'établir s'il s'agit d'une représentation de l'église ancienne ou de l'actuelle; ce qui aurait été un indice intéressant pour la datation du tableau. Bref, nous nous bornerons donc simplement à donner une description des éléments graphiques qui entrent dans cette composition.

Sainte Reine est représentée, au centre du tableau, debout avec une robe rouge et un manteau bleu; elle tient la palme de son martyre dans la main droite. Le poignet gauche est cerclé par une menotte de laquelle pend une chaîne qui est reliée aux pieds également enchaînés. Un anneau avec peigne de torture est suspendu à l'auriculaire de la main gauche et une colombe est perchée sur cette même main. Le visage noble de la sainte laisse percevoir une expression de fermeté. La tête n'est pas couronnée mais se détache sur un nymphe de rayons; les cheveux sont visiblement longs et recouverts d'un voile blanc. L'arrière-plan du tableau se compose dans la partie inférieure gauche d'un paysage champêtre dans lequel on peut donc reconnaître l'église de Petit-Rosière et dans la partie inférieure droite d'un paysage urbain dans lequel on pourrait identifier, sans pour cela oser l'affirmer, un coin de la ville de Wavre (peut être le coin de la rue de Nivelles et de la rue des Combattants avec dans la trouée des immeubles la

GRAND-ROSIERE (Presbytère). — Peinture naïve représentant sainte Reine. Elle était exposée autrefois dans le chœur de la chapelle de Petit-Rosière.

silhouette de l'église Saint-Jean-Baptiste). A moins qu'il ne s'agisse d'une représentation de la localité bourguignonne d'où est issu le culte ?

Cette peinture se trouvait autrefois dans le chœur de la chapelle Sainte-Reine à Petit-Rosière. Elle est actuellement fort endommagée et si elle ne représente pas une grande valeur sur le plan artistique (nous nous trouvons manifestement ici devant l'œuvre d'un amateur un peu doué) elle mériterait cependant une restauration ne serait-ce que pour la rareté iconographique de cette sainte dans notre région. L'Institut Royal du Patrimoine Artistique, dans son répertoire photographique, ne signale en effet que quelques œuvres éparses dans notre pays (21).

La date de réalisation de cette toile restant à établir, tout ce que l'on peut dire actuellement, c'est que l'exécutant s'inspira probablement des illustrations de l'époque romane. On y retrouve effectivement l'atmosphère et la stylisation bien caractéristique des miniatures et fresques de cette époque: simplicité et fermeté du tracé, aplats de couleurs très francs, absence d'ombres dégradées, bref tout ce que les artistes d'alors avaient su donner comme puissance à l'art de peindre.

La statue de Petit-Rosière.

Dans l'église Saint-Symphorien à Petit-Rosière se trouve une statue de sainte Reine. Il s'agit d'un plâtre haut de 125 cm. datant probablement du premier quart de ce siècle. D'après Monsieur Vanhees, instituteur honoraire à Thorembais-les-Béguines et né à Petit-Rosière, la statue serait postérieure à 1919 (22).

D'après Mlle Paula Lambert, cette statue fut placée dans l'église en 1927. Mlle Léa Degrauwe précise que la statue était

(21) Toutes les recherches à l'IRPA ont été effectuées par Gérard Van Haeperen

(22) Renseignement recueilli par M. Gérard Van Haeperen.

portée autrefois à la procession de la Fête-Dieu ainsi qu'à celle de la Saint-Symphorien (remplacée ensuite par la procession du 15 août).

La sainte est ici couronnée. Elle porte voile et manteau et a les cheveux longs. Elle tient la palme de son martyre dans la main gauche et sur le poignet droit est perchée la colombe symbolique. Ce même poignet est cerclé par une menotte à laquelle est suspendue une chaine.

PETIT-ROSIERE
(Eglise St-Symphorien).
Statue de sainte Reine (plâtre).
(Cliché : Gérard Van Haeperen, août 1979).

Il est étonnant de remarquer la ressemblance du visage de cette statue avec celui de la peinture décrite plus haut, particulièrement dans la facture du nez et de la bouche. Même noblesse dans le visage, même expression de fermeté.

Cette statue est façonnée dans un style néo-classique qui caractérisa la statuaire de la seconde moitié du XVIIIe siècle par un revirement total des conceptions esthétiques mettant fin au règne du baroque. Elle est correcte de formes et de proportions et on peut remarquer outre la noblesse de la physionomie, le naturel de l'attitude ainsi que l'élégance dans la disposition mouvementée mais sans exagération des draperies.

La statuette volée de Wavre.

La statuette qui se trouvait dans la chapelle Sainte-Reine à Wavre fut dérobée aux environs du jeudi 12 avril 1979. Sa disparition fut remarquée le dimanche 15 avril alors que l'on allait procéder à une prise de vue de la chapelle et de son contenu. La chaîne du cadenas avait été sectionnée et le grillage de la niche était entrouvert. Le jeudi 12 avril, Monsieur Franz Vervaeke habitant la maison voisine de la chapelle avait remarqué l'absence de la statuette, mais pensant que Monsieur Thibou, responsable de son entretien, était occupé de la repeindre, il ne signala pas sa disparition. Après avoir interrogé les époux Thibou, il fallut bien se rendre à l'évidenve du vol. Le fait fut signalé à la gendarmerie de Wavre ce même jour.

Certaines personnes pensent qu'il s'agissait d'une statuette en bois, d'autres prétendent qu'elle était en plâtre. A l'unanimité on peut presque certifier qu'elle n'avait pas d'attribut bien précis. L'absence de document photographique suffisamment clair ne nous permet pas, en tout cas, d'en ébaucher une description. L'œil observateur de M. Gérard Van Haeperen a cependant pu enregistrer que la statuette représentait la sainte debout, le buste légèrement incliné vers l'avant et les bras écartés. Elle portait la robe rouge et le manteau bleu. Elle avait les cheveux

longs. Ceci semblerait concorder avec les explications de M. Thibou.

Afin que la fête de sainte Reine puisse se célébrer normalement en 1979, la statuette a été remplacée provisoirement par une gouache, copie d'une image pieuse éditée probablement au XIXe siècle.

WAVRE. — Intérieur de la niche de la chapelle Sainte-Reine en 1979.

Image pieuse datant probablement du XIXe siècle. (Collection particulière de M. Gérard Van Haeperen).

Introduction du culte dans la région de Wavre-Perwez

Indépendamment des éléments introducteurs du culte en Belgique dont l'exposé a été fait plus haut dans cet article, il est bien évident que dans notre partie de Brabant wallon, où l'on ne retrouve d'ailleurs que trois témoignages de la dévotion à sainte Reine, l'apport du culte, comme nous le verrons plus loin, est étroitement lié aux religieux de Villers.

Déjà de par son appartenance à l'ordre de Cîteaux dont la maison mère se situe tout comme Alise dans le département de la Côte-d'Or, Villers est toute désignée de prime abord comme étant la propagatrice idéale et normale d'un culte issu de sa patrie d'origine. La communauté religieuse de Cîteaux fut fondée en 1098 alors que le culte de sainte Reine à Alise était antérieur à 626. D'autre part, il ne faudrait pas négliger que le plus grand animateur de l'ordre, saint Bernard, qui fut de passage à Villers en 1147, était un grand voyageur.

L'abbaye de Villers, au cours de ses siècles d'existence, entretint des relations avec sa mère patrie et l'on peut remarquer qu'au début du XVIe siècle, les voyages de l'abbé Regnault en Bourgogne, soit à son pays natal (Manlay), soit à Reims ou bien à Cîteaux et à Clairvaux pour les affaires de l'Ordre ne sont pas rares (23). L'abbé Regnault communique d'ailleurs assez fréquemment avec les membres de sa famille en Bourgogne. Il est mentionné au compte de 1516 que Manlay est le lieu de la naissance de l'abbé et qu'il y fait célébrer un service funèbre pour ses parents défunts; les prêtres qui y ont célébré vigiles et obsèques sont rétribués de 4 livres. Pour 2 livres, il fait célébrer un autre service à Beaune où sa sœur fut enterrée. Des membres de sa famille venaient lui rendre visite à Villers et en 1514 il paie 3 livres de gros à ses cousins Luc et Jehan de Regnault qui étaient venus le voir et dont le voyage aller et retour avait duré vingt-sept jours (24). Il est dès lors assez probable, de par ces relations, que le culte de sainte Reine ne soit pas totalement méconnu, déjà au XVIe siècle, dans l'enceinte de l'abbaye de Villers.

Quant à l'implantation du culte dans la région de Petit-Rosière et de Malèves-Sainte-Marie, il est bien entendu qu'il

(23) Th. PLOEGAERTS et G. BOULMONT, *Histoire de l'abbaye de Villers du XIIIe siècle à la Révolution.* Nivelles, 1926, p. 252.

(24) *op. cit.*, p. 261.

faut le rattacher aux innombrables propriétés, cens et dîmes que l'abbaye y possédait; propriétés qu'il serait fastidieux et inutile d'énumérer dans le cadre de cet article.

Citons à titre d'exemple les dîmes de Wastinnes et de Malèves mentionnées dans une bulle d'Innocent IV de l'an 1244.

Par suite de permutation faite avec le Chapitre de Saint-Denis à Liège, en 1313, pour des biens en Hesbaye, l'abbaye de Villers possédait à Sainte-Marie : haute, moyenne et basse justice. Depuis, *les dits seigneurs de Villers ont acheté de Sa Majesté la haulteur souveraine, proclamée au plus offrant, par deux fois, vers 1625 et en 1648.* A *la Wastinne* (Malèves), le seigneur de Villers avait *chapons, rentes et deniers de cens, sous mayeur et eschevins de Sainte-Marie* (25).

En 1397, l'abbé Otton loue le moulin de Sainte-Marie-Wastinnes pour 8 muids de blé (26).

Le nombre des constitutions de rentes est considérable au XVe siècle. En 1407, le trécensier de Mellemont acquiert pour la pitancerie, la cour censale de Sainte-Marie (27). L'abbé Walter d'Assche dut défendre d'ailleurs, en 1447, les droits acquis sur le domaine de Malèves-Sainte-Marie (28).

Au XVIIIe siècle ,le quartier de Mellemont, dont dépendaient Malèves-Sainte-Marie et Petit-Rosière, était géré par trois religieux parmi lesquels le curé de Sainte-Marie (29).

En 1735, la cense de Mellemont, y compris les terres de la cure de Sainte-Marie, comprenait en terres labourables : 154 bonniers et la pourprise, y compris les étangs, jardins, vergers,

(25) *op. cit.*, pp. 315-316.
(26) *op. cit.*, p. 209.
(27) *op. cit.*, p. 218.
(28) *op. cit.*, p. 230.
(29) *op. cit.*, pp. 139 et 143.

closières, prairies et bâtiments qui englobaient un espace de 40 ¾ bonniers (30).

En 1429, 12 bonniers de terre arable situés à *Rosières-Saint-Nicolas* sont échangés contre un bois dans la même localité. La même année, l'abbé Otton cède à l'abbaye de Florennes plusieurs terres en échange d'un bois de 27 bonniers à *Rosières-Saint-Nicolas* (31).

Comme nous le verrons plus loin, c'est sur un terrain de la ferme de Saint-Nicolas que sera érigée la chapelle Sainte-Reine de Petit-Rosière. Cette petite ferme, une des moins importantes du quartier de Mellemont, avait une contenance de 60 bonniers de terres arables et rendait en 1764 : 125 setiers de froment et 125 setiers de blé. Les comptes de 1759 disent qu'elle fait la seule exception de toutes les autres en ce sens qu'elle ne paie ni le setier d'avoine, ni le setier d'orge par bonnier, et cela parce que les terres sont de moindre valeur. Ploegaerts et Boulmont expliquent d'ailleurs cela en considérant que ces terres n'étaient primitivement qu'un marais couvert de roseaux, ainsi que l'indique le nom de Petit-Rosière où était implantée cette ferme (32).

L'Inventaire de 1543 (quartier de Mellemont) mentionne 6-½ livres comme recette en argent provenant du loyer de l'enclos et prairies de la cense de Saint-Nicolas à *Rosières;* une recette de 19 muids de blé provenant du loyer de la cense Saint-Nicolas située à *Rosières-Saint-Symphorien* (33).

Une ramification du culte à Wavre est plus difficilement explicable. L'abbaye possédait bien, dans son domaine forestier du quartier de Villers, un bois d'une contenance de 72 bonniers (mesure de Louvain, 45 bonniers) dit *le bois de Louvrange;* mais dans cette partie de Brabant, comme on le sait, les grands

(30) *op. cit.*, p. 317.
(31) *op. cit.*, p. 228.
(32) *op. cit.*, p. 396.
(33) *op. cit.*, pp. 276-278.

propriétaires furent les religieux d'Affligem. Il faut donc rechercher d'autres éléments susceptibles d'établir une liaison entre Wavre et Villers et l'on ne peut prendre en considération que la présence de quelques wavriens qui furent religieux en cette abbaye dans le courant du XVIIIe siècle. Sans pouvoir préciser quel rôle ils purent jouer dans la propagation du culte à Wavre, en supposant même qu'ils y contribuèrent, il faut citer :

— François Columbanus, né à Wavre en 1682; profession religieuse à Villers le 28 mars 1701, ordonné prêtre en 1706. Il fut président du Collège de Louvain. Décédé à Louvain le 4 mai 1758 et enterré à Villers.
— Adolphe Gillot, né à Wavre le 21 octobre 1703; profession religieuse à Villers le 28 octobre 1726, ordonné prêtre le 10 décembre 1729. Il fut confesseur à l'abbaye de Florival. Il décéda à Mellemont le 18 octobre 1770 et fut enterré à Villers (34).
— Daniel Daix, né à Wavre le 4 janvier 1697, prénom Bartholomé. Il était fils de Baudouin Daix et de Barbe Martin. Profession religieuse à Villers en 1716 et ordonné prêtre en 1724. Il fut curé de Mellery durant vingt-huit ans et abbé de Villers de 1759 à 1764. Il mourut à Mellemont le 6 septembre 1764 et fut inhumé en l'église abbatiale de Villers (35).

Ces trois religieux, dont un devint abbé, sont en tous cas contemporains de Robert de Bavay auquel on attribue l'édification de la chapelle Sainte-Reine à Petit Rosière (36).

(34) AGR, *AEB*, n° 10970, *Necrologium Abbatiae Villariensis ordinis Cisterciensis in Brabantia*, 1790, f° 44-79.
(35) *Monasticon Belge*, Province de Brabant, t. IV, vol. 2, 1968, p. 402.
(36) Henri DESNEUX, *Le Brabant wallon*, Bruxelles, 1930, p. 81 (29) : *La chapelle Sainte Reine, qui se trouve au sentier conduisant à Peruez, a été bâtie par un abbé de Villers-la-Ville, Robert de Bavay.*
J. TARLIER & A. WAUTERS, *op. cit.*, Canton de Perwez, 1865, Geest-Gérompont, p. 163 : *La chapelle Sainte-Reine, qui se trouve sur le bord du sentier conduisant de Peruez à Mont-Saint-André, a été bâtie en 1756, par un abbé de Villers sur une terre dépendante de la ferme de Saint-Nicolas.*

La grande dévotion à sainte Reine avec édifications d'oratoires semble apparaitre, chez nous, seulement dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. La chapelle de Petit-Rosière datant de 1756, celle de Wavre pourrait être de la même époque et certainement antérieure à 1758.

Il est assez évident par exemple que les religieux de Villers eurent des contacts avec les Carmes de Wavre pour la période précitée. Le couvent des Carmes fut bénit, le 26 septembre 1723, par l'abbé de Villers Hache (37).

Daniel Daix avait fait don aux Carmes de cent et douze florins sous le priorat du R.P. André Corsin de Ste Anne (1760-1763) (38). On retrouve également les armes de Robert de Bavay dans le chœur de la chapelle des Carmes : ceci se passait sous la troisième priorat du R.P. Gérard de Ste Françoise de 1763 à 1766 (39). Les façades et l'intérieur des églises et autres édifices de propriété ecclésiastique furent souvent ornés d'armoiries. En dehors de leur but décoratif, les armoiries évoquaient des personnes ou gardaient vivants des souvenirs historiques. Très souvent, elles étaient placées dans un angle des tableaux ou des vitraux, en souvenir des donateurs. Beaucoup de blasons ont trouvé place dans nos églises en raison d'un patronage, d'une fondation ou d'une donation. Les armes de Robert de Bavay étaient *de gueules au chevron d'argent, chargé de trois merlettes de sable et accompagné de trois étoiles à cinq rais d'or*. Son blason, de forme ovale, avait comme timbre la mitre et était orné de deux crosses entrecroisées. Sa devise était : *Consilio et patientia;* ces armoiries sont particulièrement bien illustrées sur la peinture représentant l'abbé et

(37) J. TARLIER & A. WAUTERS, *op. cit.*, Canton de Wavre, 1864, Wavre, p. 33.
(38) Jean MARTIN, *La chronique des Carmes chaussés de Wavre*, Publication extraordinaire du Cercle Historique et Archéologique, Duculot, 1961, p. 166 (248).
(39) Jean MARTIN, *op. cit.*, p. 167 (251).

VILLERS-LA-VILLE
(Eglise paroissiale).
Peinture représentant
Robert de Bavay,
abbé de Villers de 1765 à 1782.

conservée dans la chapelle musée de l'église paroissiale de Villers-la-Ville (40).

Robert de Bavay naquit à Bruxelles le 11 juin 1711. A la mort de Daniel Daix, il fut abbé de Villers de 1765 à 1782. Il y était déjà profès depuis 1733 et également confesseur de la communauté féminine de Parc-les-Dames. Constructeur par excellence, sous son abbatiat plusieurs églises avec leurs cures

(40) R. PILLOY-DUBOIS, *Quatre portraits d'abbés de Villers*, *Brabant*, n° 4, 1975, pp. 25-27.

furent restaurées. De Bavay fut-il directement ou indirectement concerné par la construction de la chapelle Sainte-Reine de Wavre ? L'édification de la chapelle de Petit-Rosière lui est attribuée, mais il faut cependant signaler que si cette chapelle fut construite en 1756, ce fut bien sous l'abbatiat de Martin Staigner et non sous celui de Robert de Bavay qui ne devint abbé qu'en 1765. Cela n'exclut bien sûr pas que de Bavay ait pu faire ériger cette chapelle en tant que religieux. Tout porte à croire que si les chapelles furent édifiées vers la même époque, elles seraient plutôt l'œuvre de Robert de Bavay pour Petit-Rosière et Malèves-Sainte-Marie avec peut-être la collaboration d'un ou de plusieurs religieux wavriens qui lui furent contemporains en ce qui concerne la construction de la chapelle de Wavre.

Les chapelles, témoignages du culte

A Malèves-Sainte-Marie.

MALEVES-
SAINTE-MARIE-WASTINNES.
Chapelle Notre-Dame de Grâce,
emplacement probable de l'ancienne
chapelle dédiée à sainte Reine.

La *chapelle Goffinet ou Sainte-Reine* renseignée en 1865 n'existe malheureusement plus et d'après un vieil habitant de Malèves, elle aurait été détruite en 1940 et remplacée par un autre édifice dédié à Notre-Dame de Grâce.

Pourquoi cette chapelle a-t-elle porté le nom de Goffinet ? Cela reste pour le moment un mystère. Les registres paroissiaux de l'Ancien Régime mentionnent dans les confirmations du 8 juin 1738 une *Elisabeth Gofinet* qui ne semble pas être de ce villlage puisque aucune naissance, aucun mariage, aucun décès n'y existent à ce nom. Mais peut-être cette dénomination date-t-elle du XIXe siècle ? Malèves-Sainte-Marie doit également aux religieux du prieuré de Mellemont la construction, en 1752, de la chapelle de Notre-Dame des Affligés (41).

A Petit-Rosière.

L'oratoire dédié à sainte Reine et construit par Robert de Bavay en 1756 est un édifice de forme rectangulaire façonné de briques. Les murs latéraux semblent avoir été reconstruits à des époques différentes. La façade est large de 4,80 m. et la longueur totale du bâtiment est de 6,10 m.

Les chaines d'angle, le pignon gauche et l'encadrement des ouvertures sont réalisés en pierre blanche. Bâtière d'éternit avec léger coyau et croupettes. Le faîte de la croupe en façade est surmonté d'une croix en ferronnerie dont la partie centrale est en forme de losange, l'ensemble étant muni d'un coq dans sa partie terminale.

Le portail en anse de panier, caractéristique de l'architecture de la Renaissance française, porte le millésime 1756 et les abréviations latines ÁR *(Ave Regina)* et ÁN *(Anno)*. Larmier.

(41) Henri DESNEUX, *op. cit.*, p. 141 (58).

Je tiens à remercier Monsieur le Préfet de l'Athénée de Jodoigne ainsi que sa famille pour leur aimable accueil lors de notre visite à Malèves-Sainte-Marie-Wastinnes.

Clé légèrement en saillie. L'encadrement à bases moulurées est recouvert d'une horrible peinture noirâtre. Le portail est surmonté d'une baie d'imposte à linteau faiblement bombé. Porte en bois peint. De part et d'autre du portail, ouvertures rectangulaires à linteau droit; garniture de barreaux.

Chevet plat.

Le mur de gauche comporte une fenêtre (bouchée en partie) à linteau bombé.

Cette chapelle, actuellement désaffectée, porte les traces de réparations assez importantes comme par exemple le mur de droite entièrement reconstruit en pierre de Meuse. Le mur de gauche par contre est reconstruit en pierre blanche.

A l'intérieur, on peut y voir un autel en bois peint du XVIIIe siècle dont la cavité centrale contenait autrefois la peinture représentant sainte Reine (décrite dans la partie de

PETIT-ROSIERE — La chapelle Sainte-Reine érigée en 1756 par Robert de Bavay, religieux de Villers.

cet article traitant de l'inconographie). De part et d'autre de l'autel, subsistent des vestiges d'ex-voto qui furent certainement nombreux jadis.

Cette chapelle subira-t-elle le même sort que l'illustre abbaye de Villers qui fut à l'origine de son érection ? Avant la Révolution française, un religieux de Mellemont célébrait à

PETIT-ROSIERE. — Autel de la chapelle Sainte-Reine.
(Cliché : Gérard Van Haeperen, le 29.7.1979).

cet endroit une messe chaque jour. Vers 1865, on y célébrait la messe deux fois l'an : le premier jour des Rogations et le 7 septembre jour de la fête de sainte Reine. A cette dernière date, on y portait le saint Sacrement en procession; un grand nombre de pèlerins, et particulièrement d'estropiés, y venaient de plusieurs kilomètres à la ronde (42).

La chapelle est représentée vers 1775 sur la carte de Ferraris sous le toponyme de *St Tron,* interprétation probable du wallon *sainte Rogne* signalé par Rodolphe de Warsage. A cette époque, un chemin bordé d'arbres y conduisait. Elle apparaît également comme un édifice assez important sur une carte dressée durant la première moitié du XIXe siècle.

Monsieur l'abbé Victor Backaert (43) nous signale que durant la période où il fut curé de Petit-Rosière (de 1933 à 1957), ses paroissiens avaient une grande dévotion à sainte Reine. La chapelle était bien entretenue et il y célébrait la messe de temps en temps et surtout le jour de la fête de la sainte. De grandes festivités furent organisées lors du deuxième centenaire de l'existence de la chapelle en 1956. Avec la participation de tous les habitants du village, la fête revêtit un caractère assez grandiose. Une grande procession, avec de nombreux groupes et plusieurs chars représentant des scènes de la vie et du martyre de sainte Reine, défila dans les rues pavoisées et décorées d'oriflammes et de draperies. Un autel fut dressé devant le portail de la chapelle et un salut pontifical y fut officié. Tout cela par un temps magnifique et avec le concours d'une grande foule.

Alors que sainte Reine a normalement la réputation de guérir les affections caractérisées par des éruptions de boutons, à Petit-Rosière et dans les villages circonvoisins, elle est plutôt

---

(42) J. TARLIER & A. WAUTERS, *op. cit.*, Canton de Perwez, 1865, Geest-Gérompont, p. 163.

(43) Je remercie Monsieur l'abbé Victor Backaert pour la collaboration qu'il m'a apportée en me contant ses souvenirs de curé de Petit-Rosière.

PETIT-ROSIERE. — Procession à la chapelle de sainte Reine à l'occasion du 200e anniversaire de la construction de cet oratoire. (Collection privée de M. Gérard Van Haeperen).

invoquée et cela depuis fort longtemps pour les enfants qui ont des problèmes pour marcher.

On peut encore voir quelques petites chaussures suspendues à la droite de l'autel de la chapelle.

D'après une personne de Thorembais-les-Béguines, âgée d'environ soixante ans en 1979, quand, dans la région, un enfant ne sait pas marcher, on va invoquer sainte Reine à la chapelle de Petit-Rosière. Ainsi, et elle cite son cas personnel, étant petite elle ne savait pas marcher. Après avoir effectué le pèlerinage à sainte Reine, elle marcha. A la même époque, un autre enfant ne pouvait marcher; la mère de celle qui marchait dit a la mère de l'autre d'aller invoquer sainte Reine; celle-ci dit qu'elle ne croyait pas à tout cela; son enfant ne marcha jamais. Cette façon d'effectuer un pèlerinage avec un enfant s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Vers 1976, un bébé de Thorembais-les-Béguines ne marchait pas. On alla invoquer

PETIT-ROSIERE. — Procession commémorative du 200e anniversaire de l'érection de la chapelle Sainte-Reine. (Collection particulière de M. Arthur Romain).

PETIT-ROSIERE. — Procession commémorative du 200e anniversaire de l'érection de la chapelle Sainte Reine. Sur le char, on peut remarquer une belle représentation de l'oratoire. (Collection particulière de M. Arthur Romain).

sainte Reine. Comme c'est la coutume, on prit l'enfant par la main et on l'aida à monter les trois marches qui conduisent au portail de la chapelle; peu de temps après, l'enfant put marcher.

La vénération pour sainte Reine est restée assez vivace à Petit-Rosière. En 1979 encore, les paroissiens demandèrent au curé Bouhon de dire une messe en l'honneur de la sainte pour la remercier d'avoir protégé le village de la foudre lors des violents orages qui s'abattirent sur la région à cette époque (44).

Il est regrettable de constater l'état d'abandon et de délabrement de ce merveilleux petit édifice qui dans le passé, et cela tout à l'honneur du village de Petit-Rosière, était lié aux activités de la prestigieuse abbaye de Villers. Des témoins d'une telle valeur sont plutôt rares et il faut espérer que dans l'avenir, la restauration de cette chapelle sera envisagée et réalisée.

A Wavre.

La chapelle située rue Sainte-Reine et dédiée à la sainte est un petit édifice façonné de briques recouvertes de ciment. L'ensemble est blanchi à la chaux. Le fronton, de forme triangulaire dont l'angle supérieur est tronqué, porte en son centre une croix latine en ferronnerie. Le soubassement est goudronné. La niche est fermée par un grillage en ferronnerie. Bâtière à deux versants. L'intérieur de la niche est capitonné et deux colonnettes en bois peint y soutiennent une banderolle également en bois sur laquelle on peut lire : *Sainte-Reine priez pour nous*. Deux chandeliers et un Christ font également partie de ce mobilier qui repose sur un socle de bois capitonné. S'y trouvait antérieurement, on ne sait depuis quand, la statuette qui disparut en avril 1979. L'ensemble de l'édifice est attenant au pignon du garage situé au n° 57 de la rue.

(44) Tous ces propos furent recueillis par Gérard Van Haeperen en 1979.

WAVRE. — La chapelle Sainte-Reine située au quartier du même nom

Une première chapelle fut probablement construite vers 1756 (donc peut-être en même temps que celle de Petit-Rosière) à quelques mètres seulement de l'actuelle. Nous trouvons une première mention de *ruelle Sainte-Reine* le 18 mars 1758 (45). Ce toponyme est ensuite mentionné jusqu'en 1791 (46). Avant 1758, la rue Sainte-Reine s'appelait : *chemin menant du Sablon en Mont, ruelle du Stordoir* ou *du moulin à l'huile* (47). Nous retrouvons cependant une mention de *scavée Revne* en 1701

(45) AGR, *GSN*, n° 2155, acte notarial du 18 mars 1758, f° 144-145. (Je remercie Monsieur Jean Martin de m'avoir communiqué tous les renseignements relatifs aux toponymes *ruelle Sainte-Reine* et *ruelle du Stordoir*).

(46) AGR, *GSN*, n° 2179 (15 juin 1771), n° 2167 (26 janvier 1773), n° 2169 (27 avril 1775), n° 2173 (9 novembre 1779), n° 2495 (3 janvier 1780), n° 2181 (18 novembre 1782), n° 2178 (décembre 1783), n° 2180 (17 juillet 1786), n° 2185 (4 février 1791).

(47) Charles SCOPS, *op. cit.*, p. 81.

(GSN, n° 2445, acte du 15.3.1701). Après 1758, on retrouve encore, mais plus rarement, le toponyme *ruelle du Stordoir* (48) et c'est donc celui de *ruelle Sainte-Reine* qui prévaut dans les actes notariaux à partir de cette date.

Ceci nous permet donc d'établir que le culte fut introduit chez nous au moins dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. D'autre part, à cette époque, la *ruelle Sainte-Reine* était peu peuplée et il ne s'agissait en fait que d'un simple sentier menant à Aisemont; la première chapelle dédiée à la sainte fut donc érigée exclusivement dans le milieu rural que formaient les petites exploitations agricoles et les jardins à cet endroit.

Une seconde chapelle fut construire sur les ruines de la précédente vers 1838. Elle subsista jusqu'aux environs de 1925. C'est la Société Sainte-Reine, fondée en 1838, qui jugeant l'ancienne chapelle trop vétuste, *par la cruelle persécution allumée contre l'Eglise par la France depuis 1793 jusqu'en 1799*, fit bâtir une nouvelle chapelle sur les fondations de l'ancienne tombée en ruine, *l'a convenablement fait décorer* et *l'a enrichie de l'image de la Sainte* (49).

On ne peut que se fier à la fidèle mémoire de Monsieur Albert Brion (50) pour situer l'endroit où furent construites les deux premières chapelles. Dans une lettre, qu'il a eu la gentillesse de m'adresser, il me signale que l'ancienne chapelle Sainte-Reine (donc celle bâtie vers 1838) était située à gauche du jardin appartenant alors à M. Fernand Puttemans. Elle était faite de briques et blanchie à la chaux; elle ressemblait assez fort à la chapelle Sainte-Anne de la Loriette. Elle aurait été démolie en même temps que le mur du jardin, soit par suite de vétusté, soit pour laisser libre passage aux véhicules de M. Puttemans. Cette chapelle était donc isolée de toute autre

(48) AGR, *GSN*, n° 2169 (19 mars 1760), n° 2162 (avril 1768), n° 2164 (octobre 1769), n° 2176 (22 juin 1782), n° 2181 (12 février 1783).

(49) Charles SCOPS, *op. cit.*, p. 78.

(50) Albert BRION, *La rue de Namur vers 1912-1914*, *Folklore Brabançon*, n° 214, juin 1977, pp. 139-192.

construction. Si l'on examine les lieux actuellement, on peut voit qu'effectivement, à la gauche de la chapelle, le mur démoli a été remplacé par une grille et qu'à l'endroit où furent bâties les deux premières chapelles sont maintenant construits des garages. A cette époque, nous signale encore M. Brion, la rue Sainte-Reine n'était pavée que jusqu'à hauteur de la chapelle; après, la rue n'était qu'un chemin de sable conduisant à Aisemont.

D'après Monsieur Arsène Vanesse, la chapelle actuelle remonterait à plus de cinquante ans. Elle aurait été construite sur un terrain appartenant à l'époque aux Jaumart. L'ancienne chapelle devenue vétuste fut détruite par les enfants du quartier. La nouvelle chapelle aurait été bâtie par un maçon nommé Jean Frédéric. Le grillage de la niche de la construction actuelle serait celui récupéré de l'ancienne. Charles Pierson, peintre de la rue de Namur, aurait inscrit le texte *Sainte-Reine priez pour nous* sur la banderolle qui relie les colonnettes à l'intérieur de la niche. La seconde chapelle aurait encore subsisté quelques temps alors que l'actuelle était déjà construite (51).

La chapelle que nous connaissons aujourd'hui est donc la troisième construction dédiée à la sainte et sa date d'érection remonterait aux années 1925-30, car, nous dit M. Scops, l'ancienne chapelle était tellement délabrée qu'un particulier avait obtenu l'autorisation de la démolir; mise au courant du fait, la société des Gardiens de Sainte-Reine se concerta et décida de la reconstruire à proximité de son ancien emplacement (52).

La fête du quartier Sainte-Reine donne depuis très longtemps lieu à de nombreuses manifestations folkloriques; je ne peux à cet sujet que renvoyer le lecteur à l'article de M. Brion paru dans le *Folklore Brabançon* en 1977. Un groupe de la rue

(51) On ne peut que féliciter et remercier Madame Anny Hernalsteen, épouse de M. Jacques Mattaigne, pour la récolte auprès des habitants de la rue Sainte-Reine et ses environs d'innombrables renseignements au sujet de la date de construction de la chapelle actuelle.

(52) Charles SCOPS, *op. cit.*, p. 81.

Sainte-Reine, sous le thème de *Sainte-Reine protégez notre quartier*, participa à la procession de Saint-Jean-Baptiste en 1946 (53).

Contrairement à celle de Petit-Rosière, la chapelle de Wavre est particulièrement bien entretenue. Depuis une cinquantaine d'années, les habitants du quartier semblent veiller à

WAVRE 1946. — Procession de la Saint-Jean-Baptiste. A l'avant-plan, groupe représentant sainte Reine. (Photothèque du Cercle Historique et Archéologique de Wavre).

(53) Une photographie de ce groupe conservée dans les archives du Cercle Historique et Archéologique.

sa conservation. On ne peut que les louer de cette attitude. Elle fut successivement entretenue par Madame Lisa Renglet épouse de Paul Bourdon, par Madame Victorine Renglet épouse de Charles Mouchenier et jusqu'en 1979 par Monsieur et Madame André Thibou. Cet entretien est assuré depuis 1980 par Monsieur et Madame Jacques Mattaigne. Le folklore du quartier semble reprendre vigueur, car un nouveau comité sous la présidence de Monsieur Robert Craps y organisa de grandes festivités en septembre 1980. A cette occasion, on put assister à la bénédiction d'une nouvelle statuette.

Conclusion

Il reste à s'interroger sur la motivation du culte dans notre région. Pourquoi les religieux de Villers choisirent-t-ils ce moment précis de la seconde moitié du XVIIIe siècle pour construire, dans nos campagnes, des chapelles dédiées à une

WAVRE 1980. — Bénédiction d'une nouvelle statuette et manifestation folklorique du quartier Sainte-Reine.

Les festivités se déroulèrent comme suit :

le samedi 20 septembre :

— 14 h. : — Bénédiction de la statuette.

— Ouverture de la fête par les autorités communales.

— Défilé de majorettes et remise des cadeaux aux personnes âgées.

— 15 h. : — Jeux.

— 20 h. : — Bal populaire sous chapiteau.

sainte dont le culte était certes très vivace à Alise, à Flavigny et à Osnabrück, mais combien distant de chez nous ? Car, la connaissance d'un saint ne suffisait pas à le faire adopter, pas plus d'ailleurs que les influences cléricales le concernant. Il y eut plus d'un saint au culte liturgique fervent et solennel, dont les fidèles connaissaient le nom et l'édifiante histoire, mais qui ne devint pas populaire pour autant. Par contre, quand un trait de sa vie était de nature à frapper l'imagination et à orienter la dévotion envers lui vers un mode précis d'intercession, quand, par surcroît, ce trait légendaire se prêtait à l'iconographie et se

le dimanche 21 septembre :

— 15 h. : — Goûter offert aux aînés du quartier.

— Tombola et bal en soirée.

traduisait par un attribut, alors ce saint avait des chances de devenir populaire.

Sainte Reine était certainement connue en Brabant wallon avant l'érection des chapelles par les religieux de Villers au XVIIIe siècle. Sa mention dans les miracles de Basse-Wavre au XVe siècle atteste que la sainte était déjà connue à cette époque.

Un autre indice intéressant pour confirmer cette hypothèse est l'attribution du prénom Reine aux habitantes des régions concernées. Car si le saint patron d'une paroisse n'a pratiquement aucune incidence sur les prénoms des enfants nés dans la dite paroisse, il n'en est pas de même dans le cas d'un saint guérisseur. Les dates recueillies sont alors des traces indéniables de l'ancienneté du culte.

Ainsi on peut relever dans les registres paroissiaux ou les greffes scabinaux des localités suivantes :

Thorembais-les-Béguines

— Anne Reine, Daglée, marraine d'un enfant baptisé le 28.9.1727.

— Anne Reine, (?), baptisée le 21.7.1740.

— Régina, Paulus, décédée le 7.10.1746.

— Régina, Geno, décédée le 10.11.1749.

Wastinnes

— Catherine, Deprez, baptisée le 14.3.1785, fille de Grégoire et Régine Deprez.

Wavre

— Reyne, Pirart (G.S.N.), citée le 1.4.1626.

Assez curieusement, on ne retrouve pas le prénom Reine dans les registres paroissiaux de Petit-Rosière où, semble-t-il, la préférence fut donnée au prénom Symphorien (attribué 4 à 5 fois), saint patron de la paroisse et en même temps saint guérisseur.

A mon avis, l'introduction du culte de cette sainte dans notre région est lié à un problème rural. Le plus plausible est probablement celui des épidémies sur le bétail.

N'oublions pas que sainte Reine avait la réputation d'être efficace contre la gale et qu'elle est parfois représentée avec deux agneaux à ses pieds. Ces attributs, ajoutés à la grande popularité de la sainte jouèrent certainement un rôle dans le choix que firent les religieux de Villers à cet effet. Le merveilleux de sa légende et l'iconographie contribuèrent sans aucun doute à la faire adopter par nos paysans du XVIIIe siècle.

Nous avons parlé en ce début d'article des lacunes de la médecine de cette époque. Il est bien entendu que cette science évoluant, eut par la suite une incidence sur le comportement des gens de la campagne. Ceci expliquerait l'oubli assez rapide de la motivation initiale du culte, pouvant aller jusqu'à un changement radical dans le type d'invocation de la sainte. Car, chez nous, ce culte a évolué. Il s'est transposé en même temps

qu'était supplanté le pouvoir guérisseur initial par l'efficacité d'une science contrôlée peu à peu par les hommes. La sainte sans pour autant perdre sa qualité de " guérisseur ", a été l'objet d'une sorte de mutation de sa spécialisation. Cette métamorphose est assez caractéristique par exemple à Petit-Rosière où la sainte, probablement invoquée à l'origine pour enrayer les effets des épidémies, fait par la suite, et cela depuis déjà fort longtemps, l'objet de pèlerinages à l'intention des enfants qui ont des problèmes pour marcher. A Malèves-Sainte-Marie, dont le but utilitaire initial est similaire, le culte s'est perdu à tout jamais avec la disparition de la chapelle et l'on assiste même là à un remplacement pur et simple de la sainte. Il en aurait été probablement de même à Wavre. Mais heureusement, à cet endroit, le culte en déclin au début du XIXe siècle est, si l'on peut dire, pris en charge par la société Sainte-Reine qui se crée en 1838. C'est dès lors, le projet de construction d'un hôpital qui devient le rationnel du culte et le soutient. On peut voir également qu'à Wavre, de par le peuplement de la rue Sainte-Reine, l'évolution du culte va d'une origine rurale vers une popularité de quartier avec naissance d'un folklore qui s'est transporté jusqu'à nous.

A Alise-Sainte-Reine, le culte est toujours très en honneur de nos jours. Une procession en costumes gaulois et gallo-romains a lieu chaque année le dimanche le plus proche du 7 septembre. Des représentations des Mystères de sainte Reine sont données au théâtre des Roches. D'autre part, le musée Alésia y conserve un service eucharistique du IVe siècle dédié à sainte Reine.

A Flavigny-sur-Ozerain, la crypte Sainte-Reine, où sont conservées les reliques de la sainte, est ouverte toute l'année au public (54).

13 novembre 1980.

---

(54) Renseignements communiqués par Monsieur Bernard Desmaele, étudiant en Histoire à l'Université Catholique de Louvain.

Notes
sur la famille DUMOULIN
—————— à Orp-le-Grand

...QUI A DEFRAYE LA CHRONIQUE LOCALE ET INTERNATIONALE EN SON TEMPS, PAR SA DESCENDANCE COSMOPOLITE

" Lettres de noblesse et de chevalerie du Saint Empire Romain accordées à Monsieur Jacques du Moulin, Monsieur Dieu-Donné Du Moulin et Monsieur Martin Du Moulin le 13 avril 1772 au Chateau de Zeyll et enregistrées à Bruxelles le 2 juin 1789. "

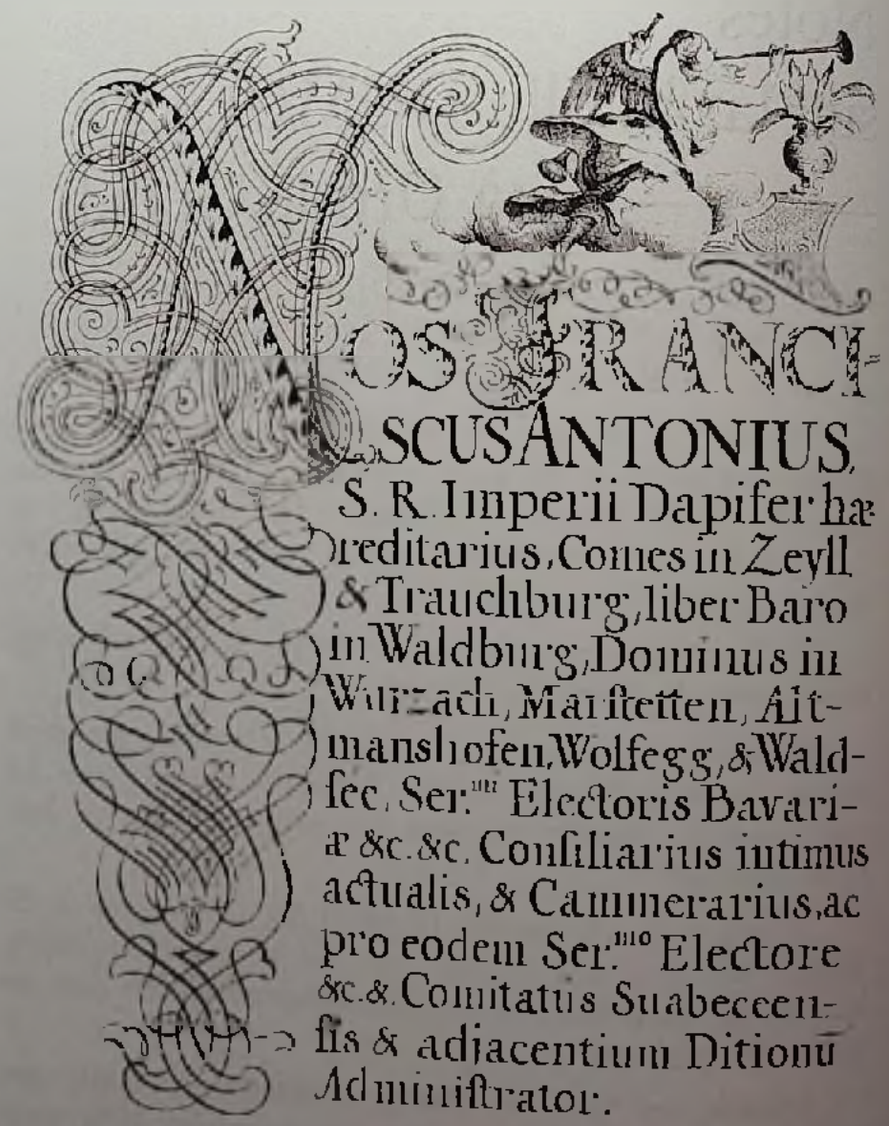
Ces lettres patentes sont conservées par la famille Dupont, descendante de la famille Dumoulin.

Elles sont originales par le fait que ce titre de chevalerie passait aux descendants des trois frères Du Moulin " tant les males que les femelles qui sont nés ou qui naitront de légitimes mariages ".

Il semble que la famille DUMOULIN (du Moulin ou de Molin) soit originaire de France et que le premier à s'établir en Belgique soit Egide-Lambert Chevalier du Moulin dont on ignore l'ascendance.

D'après une lettre de Madame Mathilde le Grelle née Baronne de Vicq de Cumptich, datée du 14 octobre 1892, cette famille française possédait des armoiries qui dénotent l'ancienneté de ses origines : peut-être remonte-t-elle aux croisades " puisqu'elles désignent trois croissants, emblème des Sectateurs de Mahomet et un bras armé d'un sabre désignant un croisé chrétien "; à cette lettre conservée dans les archives familiales, était annexé le dessin de ces armes, perdu actuellement.

LETTRES PATENTES DE 1772.



NOS FRANCI-
SCUS ANTONIUS,
S. R. Imperii Dapifer hæ-
reditarius, Comes in Zeyll
& Trauchburg, liber Baro
in Waldburg, Dominus in
Wurzach, Marstetten, Alt-
manshofen, Wolfegg, & Wald-
see, Ser.mi Electoris Bavari-
æ &c. &c. Consiliarius intimus
actualis, & Cammerarius, ac
pro eodem Ser.mo Electore
&c. &. Comitatus Suabeceen-
sis & adjacentium Ditionū
Administrator.

Nous, François Antoine, Maître d'Hotel héréditaire du Saint Empire Romain, Comte de Zeyll, et — de Trauchburg, libre baron de Walburg, seigneur de Wurzbach, Marstetten, Altmanshoven, Wolvegg et Walsée, Conseiller intime actuel et Chambellan du sérénissime Electeur de Bavière etc... et Gouverneur pour le même Sérénissime Electeur de.... du Comte de Souabe et pays adjacens. Faisons savoir et attestons...

Mais pour donner une preuve plus parfaite de nos bonnes dispositions en leur faveur, en vertu de l'authorité et pouvoir Impérial qui nous a été accordé, nous attribuons les armes ou armoiries suivantes aux mêmes Messieurs frères, Monsieur Jacques, Monsieur Dieu-donné et Monsieur Martin Du Moulin et a tous leurs descendans qui sont nés ou qui naitront, de l'un et de l'autre sexe, sçavoir un écusson en quarré long, finissant en pointe dans la partie inférieure et surmonté de la Couronne des Comtes, partagé perpendiculairement en deux, ayant a droite un moulin ailé, c'est a dire un moulin a vent avec des ailes rouges et portant sur une base de couleur verte, placé en champ d'or : dans la partie de l'écusson a gauche, sera un Lyon d'or couronné, se tenant dressé, une langue rouge lui sortant de la gueule, ayant, au dessus de lui, deux petits maillets d'or, en champ rouge. Les appuis des deux côtés de l'écusson sont deux Léopards de couleur naturelle, ayant la langue rouge leur sortant de la gueule, avec la queue retroussée derriere le dos et aussi avec deux étendarts d'or, dont celui qui est a droite, est accompagné des mêmes figures et couleurs qui se trouvent dans la partie droite de l'écusson, et celui qui est a gauche sera décoré des mêmes figures et couleurs qui se trouvent dans la partie gauche de l'écusson, telles qu'on les voit dessinées et exprimées par la main du peintre, avec toutes leurs couleurs naturelles.

Voulant, ordonnant et enjoignant, en vertu du pouvoir impérial qui nous a été donné, le plein privilège, comme en vertu du présent, nous voulons, enjoignons, ordonnons et accordons au susdit Monsieur Jacques Du Moulin et a ses frères Monsieur Dieu-donné et Monsieur Martin Du Moulin et a tous leurs enfans et descendans, tant mâles que femelles qui sont nés ou naitront de légitime mariage, la pleine faculté d'avoir et de porter librement, sans trouble ni empêchement, les armoiries dont nous venons de donner tout a l'heure la description, a partir de ce moment a perpétuité

Lettre patente de la Famille Dumoulin - Extrait (Traduction).

Armoiries de la Famille Dumoulin figurant dans les lettres patentes, accordant le titre de Chevaliers aux frères DUMOULIN.

Cette lettre suppose que le titre d'origine française de Chevalier n'étant pas reconnu en Allemagne ni en Belgique, les trois frères Dumoulin auront dû obtenir de nouvelles armes de la Chancellerie Viennoise pour être créés Chevaliers du Saint Empire Romain en Allemagne.

Chaque génération de cette famille a laissé de nombreux enfants et on comprend la difficulté des chercheurs de s'y retrouver dans les nombreuses branches de la famille, qui partent dans toute les directions en Europe.

Egide-Lambert Chevalier Du Moulin épousa une Dame Borghers (dont le nom est encore dans les mémoires à Orp) et eut deux enfants Messire Egides-Hubert (ou Gilles-Guibert) Du Moulin et Anne Catherine Du Moulin. Celle-ci épousa le sieur Jean Marchal, Capitaine réformé des Dragons au service de la France; contre le gré de son père, elle fut complètement deshéritée par lui dans son testament du 11 avril 1740.

On comprend la réaction du père, devant ce petit Capitaine Réformé, quand on saura que celui-ci servit l'Espagne dans le régiment de cavalerie de Ribaucourt, puis passa en 1701 au service de France. en 1704, il leva une compagnie franche de dragons qui porta son nom, fut nommé Lieutenant-Colonel en 1707, Maître de Camp en 1709 et enfin Brigadier des Armées de S.M. Louis XIV, roi de France et Chevalier de l'Ordre de Saint Louis; vers 1726, il leva encore une Compagnie franche.

C'est lui, semble-t-il, qui en 1710 tenta de prendre d'assaut la Ville de Louvain avec 150 dragons et 200 fantassins : il parvint depuis les fortifications du Moulin de fer et la porte de Bruxelles jusqu'à la place du Vieux Marché avant d'être refoulé et bouté hors de la ville, qui reçut en mémoire de ces faits une clef d'or du Roi d'Espagne, Charles III.

Il semble avoir fait fortune car le 6 mai 1709 il rachète à l'Abbaye d'Hélissem " pour le plus grand bien, profit et utilité de l'Abbaye, conformément aux mûres délibérations et résolutions de son Chapitre — les cens, terres, prés, paschis,

appendices et dépendances aux lieux d'Orp-le-Grand et d'Orp-le-Petit que Pasquet David leur avait cédé en 1694 " (Arch. Roy. Eccl. 8617) et selon Tarlier & Wauters la ferme dite " la Grande Ferme " a été affermée par lui le 10 novembre 1739, s'en réservant toutefois " un quartier ".

La clef d'or donnée, en 1710, à la ville de Louvain, par Charles III, roi d'Espagne et duc de Brabant.

Il racheta encore diverses autres propriétés dans le village dont la ferme dite " du Dragon " à Orp-le-Petit.

Il s'établit définitivement dans le Village; sans doute le fait d'avoir racheté la " grande ferme ", ancien siège de la Seigneurie d'Orp-le-Petit, l'aura-t-il engagé à se dénommer dans son testament de 1740 " Seigneur d'Orp-le-Petit et d'Orp-le-Grand " !

Il mourut à Orp-le-Grand le 7 octobre 1746.

Son fils, Messire *Egide-Hubert* (ou Gilles-Guibert) Chevalier Du Moulin, né à Namur le 26 janvier 1704, suivit les traces de son père : il entra comme premier Lieutenant dans la Compagnie Franche des Dragons Du Moulin, au service de la France, puis devint Capitaine en second, pour être finalement réformé et se retirer du service en 1743.

La Grande Ferme d'Orp-le-Petit.

C'est en l'église d'Orp-le-Grand le 18 avril 1723, qu'il épousa Dame Marie Constance Thérèse Litiski von Schönau, née à Hannut en 1707, fille du Comte de Litiski von Schönau, Lieutenant Colonel en garnison à Louvain, et dont il eut dix-huit enfants !

Il mourut à Orp-le-Grand le 6 décembre 1772.

Le plus jeune de ses fils : *Jean Antoine Joseph* Chevalier Du Moulin fut baptisé à Louvain le 25 février 1745.

Premier Lieutenant au Régiment de S.A.S. le Prince de Ligne, il épousa à Bruxelles en 1777, Demoiselle Jeanne Joséphine de Blomberg, fille de Jacques baron de Blomberg et eut une fille Cécile Julie Joséphine Du Moulin baptisée en l'église du Caudenberg à Bruxelles le 30 juin 1784.

Dame *Cécile Du Moulin* épousa à Bruxelles le 28 mars 1803 Emmanuel Baron de Vicq de Cumptich et eurent huit enfants. Une de ses descendantes était Mathilde Le Grelle née Baronne de Vicq de Cumptich.

Des autres enfants d'Egide-Hubert Du Moulin, seul est connu *Egide-Félix*, capitaine d'un régiment du Hussards français ayant épousé à Vienne, en Autriche, Caroline d'Agura, le 17 avril 1768.

Auguste-Antoine Chevalier Du Moulin, son fils fut baptisé à Vienne le 16 juillet 1770; il eut lui-même un fils Louis né en 1799 à Wieden(?) en Autriche et était Général-Major au service de S.M. l'Empereur d'Autriche et Chevalier de plusieurs Ordres étrangers. Il demeurait à Pragues en Bohème.

Une autre branche de la famille est celle issue de *Henri* de Molin et de Josine Borlée (ou Borlet) qui eurent environ dix enfants dont Dieu-donné Du Moulin né à Orp-le-Grand le 15 mars 1642.

Dieu-Donné Du Moulin épousa Jeanne Minglaire le 10 février 1692 et eut douze enfants, dont *Dieudonné* né en 1711, *Martin* né en 1713 et *Jacques*, le cadet né en 1717.

Jacques Du Moulin avait épousé une Anversoise, Dame Françoise Vandhalmann. Il devait être chirurgien et habitait Anvers.

Martin du Moulin avait épousé à Orp-le-Grand le 17 février 1759 Dame Gertrude Michotte et ils eurent au moins trois enfants : Marie-Anne en 1761, Toussaint-Joseph en 1763 et Pierre-Joseph en 1766.

Il décéda à Orp-le-Grand " dûment administré " le 2 octobre 1778.

Marie Anne Dumoulin épousa un Michotte d'Orp, Pierre Joseph épousa une Renson du même lieu, et *Toussaint* Joseph épousa le 11 Vendémiaire An 9 de la République Marie-Josèphe Dehemptinne dont il eut huit enfants; un seul eut une descendance : *Henri Guillaume* Dumoulin qui épousa Marie L. Jonet, le 14 avril 1839; il eut quatre enfants, Jules, Théophile, Henri et François Dumoulin.

Théophile Dumoulin épousa Marie Alice Pirard de Maret et eut trois enfants Henri, Marie-Louise et *Marie Alice*. Il racheta pour 16.500 F le corps de ferme dit " la grande ferme " à Orp-le-Petit des Héritiers de Ferdinand Dumoulin par acte des notaires Loicq et Dechamp à Jauche le 25.3.1872. Le domaine provenait de la famille depuis Gilles Dumoulin.

Marie-Alice Dumoulin épousa Arthur Dupont de Jandrenouille (la ferme Joachim actuelle) qui n'eut qu'un seul enfant : *Albert Dupont*, Bourgmestre et industriel à Orp-le-Grand, père de l'auteur de ces notes; il demeurait dans la propriété rachetée paur Henri Dumoulin en 1856 à la Place d'Orp-le-Petit, devenue après le décès d'Albert Dupont en 1935, Place Albert Dupont, en sa mémoire.

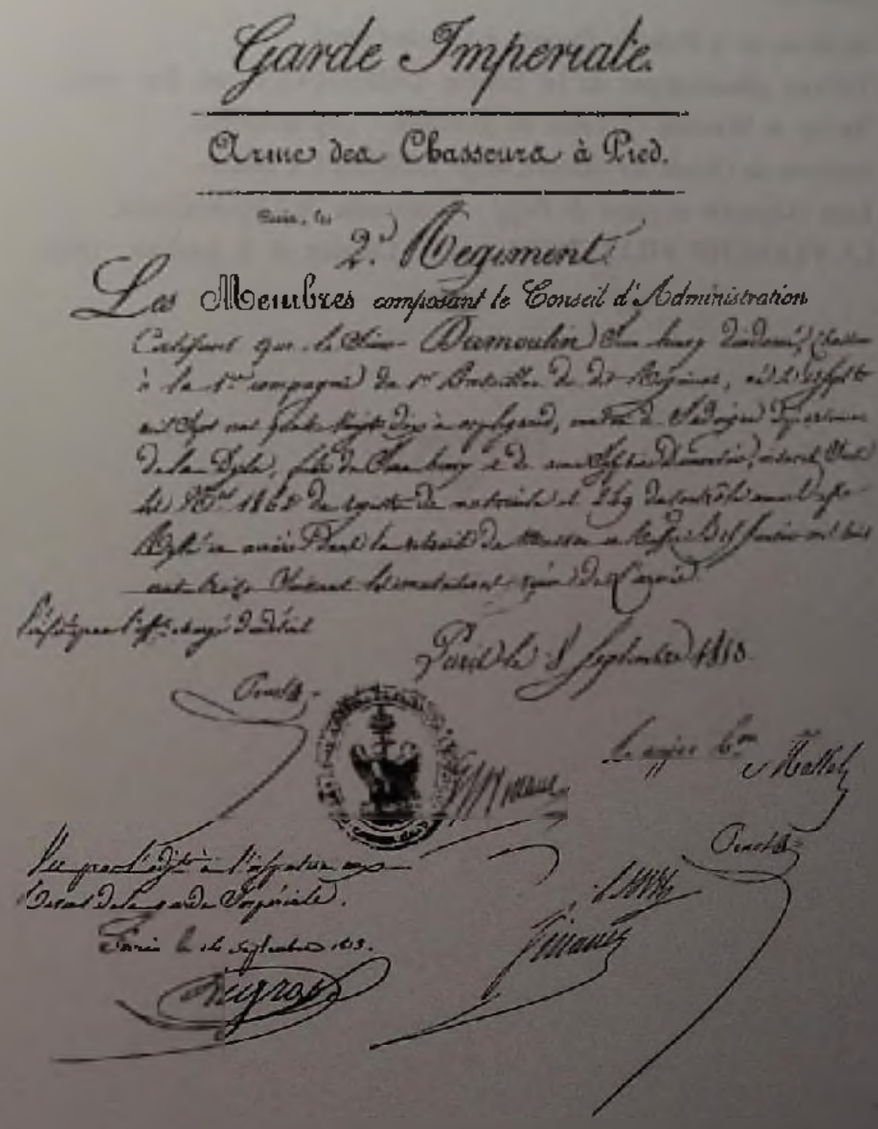
Dieudonné Du Moulin, le troisième frère à être créé Chevalier du Saint Empire devait être chirurgien à Louvain et eut sept enfants dont l'un d'eux fut notaire à Tervueren, un autre a été déclaré absent par jugement de 1809. On ignore tout de sa descendance actuelle.

Le village d'Orp-le-Grand, Orp-le-Petit et Maret, ainsi que les villages avoisinants ont été peuplés de nombreux descendants des diverses branches de cette famille, certaines de ces branches s'étant expatriées dans toute l'Europe continentale; certainement de nombreux fils de cette grande famille sont tombés non seulement dans les guerres du XVIIIe s. mais également dans les Armées françaises napoléoniennes; ainsi, dans un acte de partage Dumoulin reçu par le notaire Dehemptinne à Jauche le 25.8.1918, il y est dit que Sieur Jean Henry Dieudonné Dumoulin, Chasseur à la 1ère Compagnie du 1er Bataillon de la Garde Impériale, né en 1790, " est resté en arrière dans la retraite de Moskou en Russie le 15 janvier 1813 "... il avait 23 ans. Dans le même acte il est dit que son frère Pierre Joseph Dumoulin était " absent depuis six ans aux Armées françaises et Dieudonné Dumoulin, Chasseur à pied au deuxième Régiment de la Garde Impériale française, aussi absent ".

Sans parler des familles alliées, les chefs de famille propriétaires du nom de DUMOULIN repris au plan POPP vers 1850 pour la seule Commune d'Orp-le-Grand, sont encore au nombre de 19 totalisant ensemble des propriétés terriennes de 77 hectares.

Ce fait dénote la vitalité de cette famille encore à cette époque et son attachement au terroir, rappelant sa grandeur passée.

Puissent d'autres recherches retrouver les traces et l'histoire de cette famille d'épée et de terre, essaimée à travers toute



Garde Impériale.

Armes des Chasseurs à Pied.

2e Régiment.

Les Membres composant le Conseil d'Administration

l'Europe durant cette période de grands bouleversements de notre histoire et de changements politiques, mais toujours attachée à son lieu d'origine : Orp-le-Grand.

Serge DUPONT.

Sources :

Archives de la Famille Dupont à Orp-le-Grand.
Tableau généalogique de la famille DUMOULIN par Ers 1942.
Tarlier & Wauters - Canton de Jodoigne - Orp-le-Grand.
Archives de l'étude du Notaire Serge DUPONT à Jauche.
Liste cadastrale et plans de Popp - Commune de Orp-le-Grand.
LA FRANCHE VILLE d'ORP, par S. Dupont et J. Joniaux. 1982.